

« Le Temple de la Terre et moi »

Un

Dans un certain nombre de mes œuvres, j'ai mentionné un antique parc à l'abandon : il s'agit en fait du Temple de la Terre. Il y a bien des années, [quand] le tourisme ne s'était pas encore développé, le jardin, en friche et désolé, ressemblait à une étendue sauvage. Très peu de gens en ont conservé le souvenir.

Le Temple de la Terre se trouve tout près de chez moi. Ou plutôt, ma maison se trouve tout près du Temple de la Terre. En un mot, on peut aussi bien considérer qu'il s'agit d'une affinité prédestinée. Plus de quatre cents ans avant ma naissance, le Temple de la Terre était déjà situé à cet emplacement et, depuis [le temps où] ma grand-mère encore jeune est venue avec mon père à Pékin, nous avons toujours habité non loin : en plus de cinquante ans, nous avons déménagé à plusieurs reprises mais sommes toujours restés dans ses environs et, plus nous nous déplaçons, plus nous nous en rapprochions. Je pense souvent qu'il y a là un arrière-goût de destin : comme si cet antique parc, en m'attendant, avait traversé un peu plus de quatre cents ans de vicissitudes.

Il attend ma naissance puis ma soudaine paraplégie survenue à l'âge le plus arrogant. [Ces] quatre cents ans ont simultanément érodé le vernis outrancier de l'auvent de l'ancien palais, affadi le vermillon éclatant des portes et des murs, détruit des pans des hauts remparts et éparpillé les marches de jade et les rampes sculptées. Les vieux cyprès [plantés] autour de l'autel sacrificiel se sont faits plus verts et plus denses ; partout les herbes sauvages et les plantes grimpantes prolifèrent librement. C'est sans doute à ce moment que je devais arriver. Un après-midi il y a quinze ans, je pénétrai dans le parc en poussant mon fauteuil roulant ; il avait tout préparé pour un homme désespéré. A cet instant, le soleil, suivant sa route immuable, grandissait et rougissait de plus en plus. Dans la lumière sereine qui emplissait le jardin tout entier, un homme prenait plus aisément conscience du temps, il prenait conscience de sa propre silhouette.

Depuis cet après-midi où je suis entré par hasard dans le jardin, je n'en suis jamais resté longtemps éloigné. J'ai soudain compris ses intentions. Comme je l'ai dit dans un de mes romans : « Dans une ville à la population dense, l'existence d'un lieu aussi paisible semble être un arrangement consciencieux du Tout-Puissant. »

Les premières années suivant ma paraplégie, je ne trouvais pas de travail ; je ne trouvais pas d'issue. Me retrouvant subitement sans rien, je poussais invariablement mon fauteuil roulant jusqu'au [jardin], tout simplement parce que c'était un monde dans lequel je pouvais fuir le monde. J'ai écrit dans cet ouvrage : « sans endroit où aller, je passe toute la journée dans ce jardin. Comme si j'allais et rentrais du travail, à l'instar de ceux qui vont travailler, je pousse mon fauteuil pour venir ici. Personne ne surveille le jardin. Aux heures où [les gens] se rendent et rentrent du travail, certains empruntent un raccourci en le traversant ; il s'anime alors puis replonge dans le calme. « Les murs du jardin découpent un rideau frais et ombragé dans l'air doré. Je pousse mon fauteuil pour entrer, abaisse le siège, reste assis ou allongé, lis un livre ou laisse dériver mes pensées, brise une branche d'arbre et donne des petits coups alentour, chasse les insectes qui, comme moi, ne comprennent pas la raison de leur venue sur cette terre. Une abeille, semblable à un voile fin, se stabilise en plein ciel ; une fourmi dodelinant de la tête affûte ses antennes ; elle pense soudain à quelque chose, fait volte-face et détale ; une coccinelle grimpe nerveusement. Fatiguée, elle fait une prière, ouvre ses ailes, vacille un instant puis s'élève dans le ciel ; sur un tronc se trouve la mue d'une cigale, solitaire comme une chambre vide. La rosée roule le long des herbes et des feuilles, s'accumule, les fait ployer et s'écrase dans un bruit assourdissant, projetant des myriades de raies de lumière dorée. Le jardin est empli des sons des végétaux en pleine floraison, bruissements incessants. » Ce sont là des notes authentiques ; le jardin est en friche mais il n'est certainement pas à l'agonie.

A l'exception de quelques salles du Temple dans lesquelles je n'ai aucun moyen de pénétrer, à l'exception de l'autel sacrificiel auquel je ne peux accéder et qu'il m'est seulement donné de contempler depuis tous les angles, je suis allé sous chacun des arbres du Temple de la Terre ; presque chaque mètre de sa verdure porte la trace de mes roues. Quels que soient la saison, le temps ou l'heure [de la journée], je les ai tous passés dans le jardin. Parfois, je ne restais qu'un court moment avant de rentrer chez moi ; parfois, je restais jusqu'à ce que la lune inonde le sol de sa clarté. Je ne me souviens pas clairement dans lesquels de ses recoins

j'ai passé plusieurs heures d'affilée à concentrer mes pensées sur des choses relatives à la mort, à m'interroger, avec la même patience et de la même manière, sur la raison de ma venue au monde. J'ai ainsi réfléchi pendant un certain nombre d'années avant de finir par comprendre : la naissance d'un homme n'est pas une question dont on peut débattre ; il s'agit simplement d'une réalité que le Tout-Puissant lui tend. Quand le Tout-Puissant nous met face à cette réalité, il en a déjà garanti l'aboutissement. C'est pourquoi, la mort est une chose pour laquelle il n'est pas nécessaire de s'impatienter ; la mort est une fête dont l'avènement est inévitable. Ayant réfléchi ainsi, je me sentais considérablement apaisé : toutes les choses qui m'attendaient n'étaient plus aussi effrayantes. Par exemple, lorsque tu te lèves tôt et te couches tard pour préparer un examen, si tu te rappelles qu'une longue période de vacances t'attend, ne te sentiras-tu pas un peu plus détendu ? Te réjouiras-tu, seras-tu reconnaissant à l'égard d'un tel arrangement ?

Reste cette question : comment vivre ? Ce n'est pas un problème que l'on peut pénétrer en un clin d'œil, ni qui se règle une fois pour toutes. Il semble que [cette question] se pose aussi longtemps que l'on vit, comme un démon ou un amant qui t'accompagne tout au long de ton existence. C'est la raison pour laquelle, depuis quinze ans, il me faut encore et encore me rendre dans cet antique jardin, sous ses vieux arbres, près des herbes folles, à côté des murs en ruines, m'y asseoir en silence, rêver tout éveillé, balayer le vacarme à mes oreilles pour mettre de l'ordre dans le chaos de mes pensées, examiner [la nature de] mon propre esprit. En l'espace de quinze ans, le corps de cet antique jardin a été marqué arbitrairement par des gens incapables de le comprendre. Heureusement, certaines choses ne peuvent être modifiées : par exemple, le soleil qui se couche dans la porte en pierre de l'autel, l'instant où l'éclat tranquille s'étend à l'horizon, le rayonnement resplendissant de chaque aspérité du sol ; par exemple, le moment le plus solitaire dans le jardin, l'arrivée d'une nuée de martinets chantant vigoureusement, poussant des cris qui désolent le ciel et la terre ; par exemple, l'empreinte de pas d'enfants sur le sol d'hiver enneigé, incitant les gens à deviner leur identité, ce qu'ils ont fait là et où ils se sont ensuite rendus ; par exemple, ces vieux cyprès d'un vert sombre : lorsque tu te sens mélancolique, ils se dressent là calmement ; lorsque tu es heureux, ils se dressent encore là calmement ; ils se dressaient là jour et nuit bien avant ta naissance et se dresseront là quand tu auras quitté ce monde ; par exemple, une pluie torrentielle qui s'abat soudain sur le jardin et réveille tour à tour les odeurs brûlantes et pures de la végétation et de la terre, rappelant aux gens d'innombrables souvenirs estivaux ; par exemple, le vent d'automne qui se lève subitement, et puis la réapparition du givre matinal, les feuilles mortes,

ballottées par le vent qui tantôt chantent et dansent tantôt demeurent immobiles et calmes, dans tout le jardin se répand un parfum calme et légèrement amer. Les odeurs sont les choses les plus difficiles à mettre en mots. On ne peut les transcrire, seulement les sentir ; il faut les humer soi-même pour les saisir. Il est même difficile de les garder en mémoire : ce n'est qu'en les respirant à nouveau que tu pourras te souvenir de l'intégralité des émotions et des significations qu'elles contiennent. C'est pourquoi, je ressens souvent l'envie de me rendre dans ce jardin.

Deux

Ce n'est que maintenant que je me rappelle la peine que je causais autrefois à ma mère lorsque je me précipitais seul au parc du Temple de la Terre.

Elle n'était pas de ce genre de mères qui aiment leur fils sans le comprendre. Elle connaissait le découragement qui [habitait] mon cœur ; elle savait qu'elle ne devait pas m'empêcher de sortir me promener ; elle savait que si je restais constamment enfermé à la maison, le résultat serait encore pire mais elle s'inquiétait [de me voir] passer la journée seul dans ce parc désert et reculé à réfléchir à je ne sais quoi. Je me trouvais alors dans la pire des dispositions. Il m'arrivait souvent de quitter la maison en furie et de revenir du jardin, silencieux comme un possédé. Ma mère savait qu'il aurait été déplacé de m'interroger sur certains sujets ; elle hésitait puis finissait par se raviser, elle-même ne détenant pas les réponses. Elle se doutait que je refuserais qu'elle m'accompagne et n'en fit donc jamais la demande ; elle savait qu'il fallait me laisser des moments de solitude, que je devais passer par ce processus. Elle ignorait simplement combien de temps cela prendrait et quelle en serait l'issue. Chaque fois que je voulais partir, elle m'aidait à me préparer sans un mot, m'aidait à m'installer dans mon fauteuil et me regardait tourner au coin de la cour dans ma chaise roulante ; à l'époque, je n'ai pas pensé une seule fois à la façon dont elle devait se sentir après.

Un jour, alors que j'avais quitté la cour en poussant mon fauteuil, me rappelant de quelque chose, je fis demi-tour et vis ma mère : [elle] se tenait au même endroit, dans la posture qu'elle avait en m'accompagnant à la porte, le regard fixé sur le coin de la cour où je venais de tourner ; pendant un instant, elle ne réagit pas à mon retour. Elle attendit le moment de me raccompagner pour me dire : « Sortir faire de l'exercice, aller lire un livre au Temple

de la Terre, je trouve ça très bien. » Ce n'est que de nombreuses années plus tard que je commençai à comprendre le sens de ses paroles : c'était en fait une manière pour elle de se consoler, c'était une prière intérieure, c'était un message qui m'était destiné, c'était une supplication et une exhortation. Ce n'est qu'après qu'elle eut subitement quitté ce monde que j'eus le loisir d'y penser. Durant les périodes interminables où j'étais absent de la maison, comment était-elle ? Assise ou étendue, l'esprit agité et trouvant difficilement le repos, à la fois en peine et terrifiée, [seule] avec les supplications les plus dérisoires d'une mère. A présent, je peux déduire, qu'avec son intelligence et sa ténacité, durant ces nuits succédant à des journées vides, durant ces journées succédant à des nuits sans sommeil, après avoir tourné et retourné [ses pensées] dans sa tête, elle s'est dit : « De toute façon, je ne peux pas l'empêcher de sortir, son avenir lui appartient, si vraiment il doit lui arriver quelque chose dans ce jardin, il ne me restera plus qu'à endurer cette nouvelle souffrance. » Durant cette période — longue de plusieurs années — j'ai, je pense, certainement laissé ma mère se préparer au pire mais elle ne m'a jamais dit : « Pense un peu à moi. » En fait, je n'ai jamais pensé à elle. A cette époque, son fils était encore trop jeune pour penser à sa mère ; il avait été frappé et troublé par le destin, et il était persuadé d'être [l'homme] le plus malheureux du monde ; il ignorait que le malheur d'un fils est toujours redoublé chez une mère. Elle avait un fils qui, à un peu plus de vingt ans, s'était soudainement retrouvé paraplégique ; c'était son seul fils. Elle aurait préféré être paralysée à sa place, mais cela était impossible. Elle pensait [que] sa propre mort serait acceptable pourvu qu'il continue à vivre. Cependant, elle croyait également fermement qu'un homme ne peut simplement vivre ; son fils devait emprunter un chemin qui le mènerait vers son propre bonheur. Mais ce chemin, nul ne pouvait [lui] garantir que son fils le trouverait un jour. Pareille mère est prédestinée à mener la plus douloureuse des existences.

Un jour, en discutant avec un ami écrivain, je lui demandai quelle motivation l'avait poussé à écrire en premier lieu. Il réfléchit un moment avant de dire : « Pour ma mère. Pour qu'elle soit fière de moi. » [Sa réponse] me surprit et je demeurai longtemps muet. Je me souvins de la toute première raison qui m'avait poussé vers l'écriture, et bien qu'elle ne fût pas aussi simple que celle de mon ami, j'aspirais à la même chose que lui. Et même, en me penchant de plus près sur la question, je m'aperçus que ce désir occupait une place très importante dans l'ensemble de mes motivations. Mon ami me demanda : « Mes motivations sont-elles trop triviales ? » Je me contentai de secouer la tête, pensant en mon for intérieur que trivial ne [signifiait] pas nécessairement trivial mais que peut-être ce souhait était trop naïf. Il

répéta : « A l'époque, je voulais simplement être célèbre pour que les gens envient ma mère. » Je pensai : il est plus franc que moi. Je pensai : il est aussi plus heureux que moi car sa mère est encore en vie. Mais je pensai surtout : sa mère a également plus de chance que la mienne, elle n'a pas un fils paraplégique. Sinon, les choses ne seraient pas si simples.

Lors de la publication de mon tout premier ouvrage¹ et quand l'un fut primé pour la première fois², j'aurais tant aimé que ma mère fût encore en vie. Il m'était alors impossible de rester chez moi et je me sauvais au Temple de la Terre pour y passer seul la journée, le cœur infiniment sombre et triste. J'arpentais le jardin entier sans parvenir à comprendre : pourquoi ma mère n'avait-elle pu vivre deux années de plus ? Pourquoi, alors que son fils était sur le point de trouver un chemin, s'était-elle soudain effondrée ? N'était-elle venue au monde que pour s'inquiéter pour son fils, sans pouvoir partager mon modeste bonheur ? Elle m'avait quitté précipitamment à seulement quarante-neuf ans ! Pendant un temps, je fus même rempli de haine et de dégoût envers le monde ainsi qu'envers le Tout-Puissant. Par la suite, j'écrivis dans un texte intitulé « L'albizia chinois » : « Je m'assieds dans le bois tranquille d'un parc, ferme les yeux et pense : pourquoi le Tout-Puissant a-t-il rappelé prématurément ma mère ? Il se passe un long, très long moment puis j'entends confusément une réponse : 'Elle souffrait trop. Voyant qu'elle ne pouvait plus supporter [la douleur], le Tout-Puissant l'a rappelée ! J'en retire, semble-t-il, un peu de réconfort, ouvre les yeux et observe le vent qui s'engouffre entre les arbres. » Ce parc, c'était celui du Temple de la Terre.

Ce n'est qu'à ce moment que les événements confus du passé me sont apparus clairement, la souffrance et la grandeur de ma mère ont pénétré profondément mon cœur. Peut-être que la réflexion du Tout-Puissant était juste.

Déplaçant mon fauteuil roulant, je flâne dans le jardin, à l'aube embrumée ou à l'heure où le soleil brûle haut dans le ciel, je ne pense qu'à une seule chose : ma mère n'est plus. Au pied des vieux cyprès, dans l'herbe ou près des murs en ruines, je m'arrête ; durant l'après-midi qui [résonne] partout des chants d'insectes ou à la tombée de la nuit quand les oisillons rentrent au nid, je n'ai qu'une seule phrase à l'esprit : mais ma mère n'est plus. J'abaisse le

¹ Le tout premier ouvrage de Shi Tiesheng date de 1979. Il s'intitule « Le professeur de droit et sa femme » (« Faxue jiaoshou jiqi furen » 法学教授及其夫人).

² Il s'agit de « Mon lointain Qingpingwan » publié en 1983 et récompensé du prix de la meilleure nouvelle.

dossier de mon fauteuil, m'allonge et, somnolant, [attends] le coucher du soleil ; je me rassieds [alors], agité, et tout engourdi, demeure dans cette position jusqu'à ce que l'obscurité recouvre l'antique autel sacrificiel puis que les rayons de la lune apparaissent. Je commence alors à réaliser que ma mère ne pourra plus jamais venir me chercher dans ce jardin.

Par le passé, combien de fois ma mère est-elle venue me chercher alors que j'étais resté trop longtemps dans le jardin. Elle me cherchait mais ne voulait pas que je le sache. Il lui suffisait de voir que j'étais bien là puis elle faisait demi-tour sans bruit et rentrait. J'ai aperçu plusieurs fois sa silhouette de dos. Je l'ai aussi vue à plusieurs reprises [me] chercher de tous côtés du regard ; sa vue était mauvaise ; réajustant ses lunettes, elle semblait chercher un bateau sur la mer. Elle ne m'avait pas encore vu que je l'avais déjà aperçue, et j'attendais de voir qu'elle m'ait vu pour ne plus la regarder ; l'instant d'après, relevant la tête pour l'observer, je voyais sa silhouette s'éloigner lentement. Je n'ai absolument aucun moyen de savoir combien de fois elle ne m'a pas trouvé. Un jour, [alors que] j'étais assis au milieu des buissons, de buissons très denses, je la vis qui ne me trouvait pas. Elle marchait seule dans le jardin ; elle passa près de moi, aux endroits où je demeurais souvent, la démarche inquiète et pressée. J'ignore depuis combien de temps elle me cherchait et durant combien de temps elle allait continuer, j'ignore pourquoi j'étais déterminé à ne pas l'appeler, mais il ne s'agissait pas là d'une partie de cache-cache enfantin, peut-être était ce dû à l'obstination et à la gêne d'un jeune garçon devenu grand ? Mais cela ne m'a laissé que de la peine et du regret, et pas la plus petite once de fierté. J'aimerais vraiment conseiller à tous les grands garçons de ne surtout pas tomber dans le piège de l'entêtement, et encore moins de la gêne, avec leur mère. Quand je l'ai compris, il était déjà trop tard.

Pour un fils, vouloir rendre sa mère fière, c'est un sentiment qui n'est après tout que trop réel. C'est pourquoi, il peut atténuer la mauvaise réputation qu'on attribue à l'idée de « devenir célèbre ». Il s'agit là d'une question complexe que nous n'aborderons pas. L'excitation suscitée par la nouvelle récompensée décroissant au fil des jours, je commençai à croire qu'il y avait au moins un point sur lequel je m'étais trompé : le chemin que j'avais trouvé en usant de papier et d'un stylo pour écrire dans des périodiques n'était pas celui dont ma mère avait rêvé pour moi. Pendant des années, j'étais venu dans ce jardin ; pendant des années, j'avais voulu réfléchir à la nature du chemin que ma mère souhaitait me [voir] trouver. De son vivant, elle ne m'avait laissé ni principes significatifs ni enseignements auxquels me conformer. Cependant, après son décès, son destin difficile, sa ferme volonté et

son amour discret avaient, au fil du temps, laissé en moi une marque encore plus vivace et profonde.

Une année où le vent d'octobre faisait tournoyer les calmes feuilles mortes, je lisais un livre dans le jardin [quand] j'entendis deux promeneurs âgés³ dire : « Je n'aurais pas cru que ce jardin était si grand. » Je posai mon livre et pensai au nombre de chemins d'inquiétude que ma mère avait dû emprunter pour trouver son fils dans un jardin aussi grand. Après tant d'années, je pris pour la première fois conscience que non seulement mes ornières étaient partout dans le jardin mais qu'à tous ces endroits se trouvait également la trace des pas de ma mère.

Trois

Si l'on fait correspondre des moments de la journée aux quatre saisons, le printemps est évidemment le matin, l'été midi, l'automne le crépuscule, et l'hiver la nuit. Si l'on fait correspondre des instruments de musique aux quatre saisons, je pense que le printemps devrait être une trompette, l'été des timbales, l'automne un violoncelle, et l'hiver un cor français et une flûte. Et si l'on fait correspondre les bruits du jardin aux quatre saisons ? Alors le printemps est le sifflement des pigeons passant au-dessus de l'autel, l'été est le chant ininterrompu des cigales et les bruissements moqueurs des feuilles de peupliers en réponse à ce chant, l'automne est le son du carillon à vent sur l'auvent de l'antique palais, l'hiver est le son volontaire et ouvert du bois picoré par le pic-vert. Si l'on fait correspondre les paysages du jardin aux quatre saisons, le printemps est un sentier tantôt gris pâle tantôt sombre et humide, des grappes de fleurs se balançant dans le ciel tantôt clair tantôt obscur ; l'été des bancs de pierre éblouissants et brûlants ou des marches de pierre fraîches couvertes de mousse, au bas desquelles [se trouvent] des pelures de fruits et sur lesquelles [subsistent] des bouts de journaux froissés qu'on a utilisé pour s'asseoir ; l'automne une grande cloche en bronze, une grande cloche de cuivre laissée à l'abandon dans le coin nord-ouest du jardin, cette cloche est aussi vieille que le jardin, elle est recouverte d'une rouille verte et ses inscriptions ne sont plus lisibles ; l'hiver de vieux moineaux au plumage ébouriffé dans la forêt et sur les terrains vagues. Et si l'on fait correspondre des humeurs aux quatre saisons ? Le printemps est la saison où on est alité, sinon les gens percevraient difficilement la cruauté

³ Il s'agit probablement du couple de promeneurs dont Shi Tiesheng parle dans le quatrième tableau.

et l'aspiration du printemps ; en été, les amoureux devraient ressentir du chagrin, sinon ils seraient peu dignes du sentiment d'amour ; l'automne est le moment où l'on achète des fleurs en pot pour les ramener chez soi, on les pose dans la maison dont on est longtemps resté éloigné, on ouvre la fenêtre pour laisser entrer la lumière du soleil dans la pièce, on laisse lentement remonter les souvenirs et on range peu à peu les choses qui ont moisie ; en hiver, en compagnie d'un poêle et de livres, on renforce toujours un peu plus sa détermination, et on écrit des lettres qu'on n'enverra pas. On peut encore faire correspondre des formes d'art aux quatre saisons : ainsi, le printemps serait une peinture, l'été un roman, l'automne une chanson courte ou un poème, l'hiver un groupe de sculptures. Et les rêves ? Faire correspondre des rêves aux quatre saisons ? Le printemps est un cri au sommet d'un arbre, l'été la bruine au milieu d'un cri, l'automne la terre dans la bruine, l'hiver une pipe esseulée sur la terre nettoyée.

Ce jardin me fait souvent éprouver de la reconnaissance envers mon destin.

A tel point qu'à présent je vois clairement comme il me manquera le jour où je me verrai dans l'obligation de le quitter durablement, comme je penserai à lui et rêverai de lui, comment, n'osant y penser, je ne pourrai en rêver.

Quatre

Laissez-moi à présent réfléchir : quelles sont les personnes qui ont continué à venir dans ce jardin durant quinze ans ? Il semble que seuls subsistent un couple de personnes âgées et moi.

Quinze années auparavant, ces personnes âgées pouvaient encore être considérées comme un couple d'âge mûr tandis que j'étais moi un authentique jeune homme. Ils viennent toujours se promener dans le jardin à la tombée de la nuit. Je ne suis pas certain de l'entrée par laquelle ils passent [mais], en règle générale, ils font le tour du jardin dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. L'homme est de grande taille, ses épaules sont larges et ses jambes longues ; il avance le regard fixé droit devant lui, le haut du corps complètement raide et, bien que sa femme s'accroche à son bras pour marcher, il garde le torse parfaitement droit. Elle est de petite taille et ne peut passer pour jolie. Je pense sans raison qu'elle doit venir d'une famille déchue qui a autrefois connu la richesse et le pouvoir. Accrochée au bras

de son mari, elle a l'air d'une enfant frêle ; elle regarde de tous côtés comme habitée par la crainte et discute à voix basse avec lui [mais lorsqu'] elle voit quelqu'un s'approcher, timide, elle s'interrompt aussitôt. Ils me rappellent parfois Jean Valjean et Cosette mais cette pensée ne prend pas forme [car] on voit tout de suite qu'il s'agit d'un vieux couple. Leur habillement peut être considéré comme recherché mais, en raison de l'évolution des temps, il pourrait également être qualifié de simple et de rustique. Comme moi, ils se rendent au jardin presque par tous les temps, qu'il pleuve ou qu'il vente. Ils font cependant preuve de plus de ponctualité ; je peux venir à n'importe quel moment alors qu'ils apparaîtront certainement à l'approche du crépuscule. Quand il vente, ils portent un coupe-vent de couleur beige ; quand il pleut, ils utilisent un parapluie noir ; en été, leur chemise est blanche et leur pantalon noir ou beige ; en hiver, leur manteau de laine est également de couleur noire ; ils n'aiment sans doute que ces trois couleurs. Ils font le tour du jardin dans le sens inverse des aiguilles d'une montre puis s'en vont. Lorsqu'ils passent à côté de moi, seuls les pas de l'homme sont audibles ; la femme, collée à son géant de mari, semble flotter derrière lui. Je suis convaincu qu'ils ont une opinion sur moi mais nous ne nous sommes jamais parlé ; aucun de nous n'exprime un quelconque désir de rapprochement. Au cours de ces quinze années, ils ont peut-être remarqué qu'un jeune homme était entré dans l'âge mûr, et je vois quant à moi que deux amoureux d'âge moyen au destin enviable sont devenus vieux sans s'en apercevoir.

Il y avait un jeune homme qui aimait passionnément chanter. Lui aussi se rendait tous les jours au jardin ; il venait chanter. Il a chanté pendant de nombreuses années puis on ne l'a plus vu. Nous avions à peu près le même âge. Il venait la plupart du temps tôt le matin, chantait une demi-heure ou une matinée entière. J'imagine qu'il devait aller travailler le reste du temps. Nous nous croisions souvent sur le sentier à l'est de l'autel sacrificiel. Je sais qu'il allait chanter sous le rempart sud-est ; il supposait certainement que j'allais vaquer à mes occupations dans le bois au nord-est. Je choisissais un endroit, tirais quelques bouffées de cigarette et l'entendais alors s'éclaircir prudemment la voix. Il chantait encore et encore les mêmes airs. Pendant la Révolution culturelle, il chantait « Les nuages blancs flottent dans le ciel bleu, sous les nuages galopent des chevaux... » Je ne me souviens jamais du titre de cette chanson. Après la Révolution culturelle, il chantait l'air le plus répandu du « Marchand ambulante et la jeune fille ». « Je vends du tissu — eh je vends du tissu, je vends du tissu — eh je vends du tissu ! » Je me souviens qu'il chantait cette phrase introductive avec une grande ardeur. Dans l'air limpide du matin, le marchand parcourt chaque recoin du jardin pour faire la cour à la jeune fille.

« J'ai rencontré la chance, j'ai rencontré la chance, de bonheur je chante cet air... » chantait-il ensuite encore et encore, ne laissant pas s'atténuer la passion du marchand. De ce que j'entendais, sa technique n'était pas parfaitement au point, il commettait souvent des erreurs aux endroits clés mais sa voix n'était pas mal et il pouvait chanter toute une matinée sans que l'on perçoive le plus petit signe de fatigue. Le soleil non plus n'était pas fatigué, il réduisait l'ombre des grands arbres à une [petite] parcelle et séchait les vers de terre imprudents sur le sentier. Un peu avant midi, nous nous croisions à nouveau à l'est de l'autel. Il me lançait un regard, je lui lançais un regard, il allait au nord, je me dirigeais vers le sud. Avec le temps, j'ai l'impression que nous souhaitions tous deux faire connaissance mais il semble qu'aucun de nous ne sût par où commencer. Nous nous observions ainsi un court instant puis finissions par détourner le regard, nous nous frôlions et passions. Plus cette scène se répétait moins nous savions comment engager la conversation. Et finalement une fois, un jour tout ce qu'il y a de plus ordinaire, nous nous sommes adressé un signe de tête mutuel. Il dit : « Bonjour ». Je dis : « Bonjour ». Il dit : « Tu rentres ? » Je réponds : « Oui, et toi ? » Il dit : « Moi aussi je dois rentrer. » Nous ralentissons tous deux le pas (je ralentis en fait la vitesse de mon fauteuil roulant)⁴, voulons échanger quelques paroles mais ignorons toujours comment nous y prendre. C'est ainsi que nous nous dépassons, nous retournons et nous retrouvons face à face. Il dit : « Eh bien au revoir. » Je dis : « Oui, au revoir. » Nous échangeons un sourire et chacun part de son côté. Mais nous ne nous sommes plus revus. Par la suite, le jardin n'a plus [résonné] de son chant. J'ai alors pensé qu'il cherchait peut-être ce jour-là à me faire ses adieux ; peut-être avait-il réussi l'examen pour entrer en tant que professionnel dans un ensemble de chant et de danse ou dans une troupe. J'espère vraiment que, comme dans l'air qu'il chantait, il a rencontré la chance.

Il y a encore d'autres personnes ; je me souviens encore de quelques personnes qui venaient souvent dans le jardin. Il y avait un vieillard, un véritable buveur ; il portait, accrochée à la taille, une flasque de porcelaine qui était bien entendu remplie d'alcool. Il venait souvent dans le jardin tuer les heures de l'après-midi et flânait dans tout le parc. Par manque d'attention, tu aurais pu croire que le jardin comptait plusieurs vieillards dans son genre mais une fois que tu avais remarqué son incroyable disposition à l'alcool, tu étais convaincu qu'il s'agissait bien d'un seul vieillard. Son habillement était excessivement négligé et sa démarche n'avait rien de discret ; il parcourait cinquante ou soixante mètres,

⁴ Les annotations entre parenthèses sont de Shi Tiesheng.

choisissait un endroit et, le pied appuyé sur un banc de pierre, un talus ou une souche d'arbre, détachait la flasque [suspendue] à sa taille. Ce faisant, le regard vague, il scrutait attentivement le paysage dans un rayon de 180 degrés puis, rapide comme l'éclair, avalait une grande goulée, secouait la bouteille et la raccrochait à sa ceinture ; il se plongeait tranquillement dans ses pensées et repartait pour cinquante ou soixante mètres. Il y avait aussi un homme qui chassait les oiseaux. A cette époque, le jardin était peu fréquenté mais les oiseaux y venaient en nombre. L'homme plaçait un filet dans les bois au nord-ouest, les oiseaux s'y prenaient et, les plumes coincées dans les mailles, ne parvenaient pas à se libérer. Le chasseur attendait une seule espèce d'oiseaux qui, autrefois très nombreux, s'étaient faits extrêmement rares. Lorsque d'autres oiseaux se prenaient dans les filets, il les relâchait. Il disait avoir vainement attendu durant des années cette espèce rare ; il disait se donner encore une année pour voir si elle s'était éteinte. Au final, il attendit encore un certain nombre d'années. Au matin et à la tombée de la nuit, on pouvait voir dans le jardin une ingénieure d'âge moyen ; le matin, elle traversait le jardin du nord au sud pour aller travailler ; à la tombée de la nuit, elle le traversait du sud au nord pour rentrer chez elle. En réalité, je ne connaissais ni sa profession ni sa formation mais j'avais dans l'idée qu'elle était certainement une intellectuelle [spécialisée dans] les sciences et l'ingénierie ; les autres [professions] possèdent rarement sa simplicité et son élégance. Lorsqu'elle passait à travers le parc, les bois alentour paraissaient également plus tranquilles, la douce lumière du soleil semblait [résonner] d'un lointain air de *qin*⁵, un morceau tel que « La lettre à Elise » conviendrait parfaitement. Je n'ai jamais vu son mari ; je n'ai jamais su à quoi ressemblait cet homme chanceux ; j'ai bien essayé de l'imaginer mais sans succès. Puis j'ai réalisé qu'il valait mieux qu'il en soit ainsi, qu'il valait mieux que cet homme n'apparaisse pas. [Quand] elle passait par la porte nord pour rentrer chez elle, j'éprouvais une légère inquiétude ; j'avais peur qu'elle descende dans la cuisine mais peut-être le spectacle d'elle effectuant un travail manuel était-il d'une autre beauté ? Il ne s'agissait évidemment plus de « La lettre à Elise ». De quel air s'agissait-il donc ? Il y avait encore une personne, qui était mon ami. C'était un coureur de fond des plus talentueux mais [sa carrière] avait été étouffée. Il avait passé plusieurs années en prison pour avoir tenu des propos imprudents durant la Révolution culturelle. A sa sortie, il avait eu toutes les peines du monde à trouver un travail de tireur de charrette à bras et n'avait jamais reçu un traitement égal à celui des autres. Le moral au plus bas, il s'était mis à la course de fond. A l'époque, il venait toujours courir dans le jardin et je le chronométrais avec

⁵ Le *qin* est un instrument de musique chinois à cordes.

ma montre ; à chaque tour qu'il effectuait, il agitait la main dans ma direction et je notais son temps. Chaque fois qu'il venait dans le jardin, il faisait vingt tours, environ vingt mille mètres. Il espérait obtenir sa vraie libération politique grâce à ses succès en course ; il croyait que la caméra et les écrits des journalistes pouvaient l'aider à atteindre son objectif. La première année, il arriva quinzième à la course de la ville organisée pour la Fête du Printemps⁶ ; voyant que les photos des dix premiers étaient affichées sur le panneau d'information de l'avenue Chang'an, il prit confiance. La deuxième année, il se classa quatrième mais seules les photos des trois premiers furent affichées sur le panneau ; il ne se découragea pas. La troisième année, il arriva septième ; on afficha les photos des six premiers sur le panneau d'information ; il s'en voulut un peu. La quatrième année, il obtint la troisième place mais seule la photo du vainqueur fut affichée. La cinquième année, il arriva premier et perdit quasiment tout espoir : sur le panneau, on n'avait affiché qu'une photo montrant la foule de coureurs. Durant ces années, il nous arrivait souvent de rester ensemble dans le jardin jusqu'à la nuit. Nous donnions libre cours à nos lamentations et, les injures une fois épuisées, rentrions silencieusement chez nous. Au moment de se séparer, nous nous encourageions mutuellement : ne va pas chercher la mort, essaie encore de vivre un peu. A présent, il ne court plus ; il est trop âgé et ne peut plus courir aussi vite. Pour sa dernière participation à la course de la ville, à l'âge de trente-huit ans, il avait obtenu la première place et avait battu le record [précédent]. L'entraîneur d'une équipe professionnelle lui avait alors dit : « Si je t'avais repéré dix ans plus tôt, cela aurait suffi. » Il avait esquissé un sourire forcé et était resté muet. Ce n'est qu'à la tombée de la nuit qu'il était venu me trouver au jardin et m'avait raconté calmement son histoire. Cela fait déjà un certain nombre d'années que je ne l'ai pas vu ; il vit maintenant avec sa femme et son fils dans une région éloignée.

A présent, ces personnes ne se rendent plus au jardin ; il n'y a presque que des nouveaux visiteurs. Des habitués d'il y a quinze ans, il ne reste que le vieux couple marié et moi. Pendant un temps, l'un des deux époux a soudainement cessé de venir ; seul l'homme venait se promener au crépuscule ; sa démarche s'était considérablement ralentie. Je me suis longtemps fait du souci, effrayé à l'idée qu'il fût arrivé quelque chose à la femme. Mais fort heureusement, passé l'hiver, la femme est revenue ; comme à leur habitude, tous deux faisaient le tour du jardin dans le sens inverse des aiguilles d'une montre ; une grande et une petite silhouettes, en tout point semblables aux aiguilles d'une montre. Les cheveux de la

⁶ La Fête du Printemps est le nouvel an chinois, basé sur le calendrier lunaire.

femme avaient beaucoup blanchi mais, suspendue au bras de son mari, elle avait toujours l'air d'une enfant. « Suspendue », le terme n'est ici pas approprié ; peut-être [soutenue] l'est-il plus ? J'ignore [en tout cas] s'il existe un caractère qui réunit ces deux significations.

Cinq

Je n'ai pas non plus oublié une enfant, une petite fille jolie mais infortunée. Cet après-midi d'il y a quinze ans, j'étais venu pour la première fois dans le jardin et l'avait immédiatement aperçue. A l'époque, elle devait avoir environ trois ans ; accroupie sur le sentier à l'ouest du Palais du Jeûne, elle était occupée à ramasser les « petites lanternes » tombées des arbres. Il y avait là plusieurs grands savonniers qui, au printemps, donnaient des grappes de lourdes et minuscules fleurs jaunes. Une fois tombées, d'innombrables petites lanternes semblables à des feuilles trifoliées apparaissaient. Les lanternes étaient d'abord vertes puis devenaient blanches avant de jaunir ; une fois mûres, elles tombaient, tapissant le sol. Elles étaient si charmantes qu'on ne pouvait que les aimer. Même les adultes ne pouvaient s'empêcher d'en ramasser une, puis encore une. La petite fille babillait seule tout en ramassant des lanternes ; elle avait une belle voix, non pas aiguë comme celle qu'ont d'habitude les enfants de cet âge mais douce et pleine, presque grave. Peut-être était-ce parce que le jardin était particulièrement paisible cet après-midi-là. Je m'étonnais qu'une enfant aussi jeune soit arrivée seule dans le jardin. Je lui demandais où elle habitait. Elle pointa une direction du doigt et se mit à appeler son grand frère. Un garçon de sept ou huit ans émergea alors des herbes luxuriantes qui longeaient la muraille ; il regarda dans ma direction et, voyant que je n'avais pas l'air méchant, dit à sa petite sœur : « Je suis juste là » et s'allongea à nouveau sur le sol pour capturer quelque insecte. Il attrapait des mantes religieuses, des sauterelles, des cigales et des libellules pour faire plaisir à sa sœur. Durant deux ou trois ans, je les vis ainsi souvent sous ces grands savonniers, deux frère et sœur jouant ensemble, s'amusant dans une entente harmonieuse, grandissant peu à peu. Puis je ne les revis plus pendant un certain nombre d'années. Je supposais qu'ils étaient à l'école ; la petite fille ayant aussi atteint l'âge d'être scolarisée, ils avaient dû dire adieu à la petite enfance et n'avaient pas souvent l'occasion de venir jouer ici. Cette situation était on ne peut plus normale, il n'y avait pas de quoi s'inquiéter. Mais si je ne les avais revus une année dans le jardin, je les aurais sans doute peu à peu oubliés.

C'était un dimanche matin ; un matin sans nuage, de ceux qui brisent le cœur. Je réalisai alors, après des années, que cette jolie petite fille était en fait mentalement handicapée. Je déplaçai mon fauteuil jusqu'au pied des grands savonniers. C'était justement à nouveau la saison où le sol était recouvert de lanternes. J'étais alors en peine quant à l'issue à donner à l'un de mes ouvrages, ne sachant pas si je devais lui donner telle fin ni pour quelle raison je ne voulais soudainement plus de celle-ci. C'est pourquoi, je m'étais sauvé de chez moi, pensant profiter du calme du jardin pour voir s'il me fallait abandonner cet ouvrage ou non. Je venais d'arrêter mon fauteuil roulant quand je vis, non loin devant, plusieurs individus en train de tourmenter une petite fille ; ils faisaient d'étranges grimaces pour l'effrayer ; criant et riant, ils la pourchassaient, l'interceptaient. Paniquée, la fillette courait dans tous les sens [à la recherche d'] une cachette, au milieu des grands arbres ; mais, les pans de sa robe serrés dans ses mains, elle dévoilait ses jambes nues, ce dont elle ne semblait pas s'être aperçue. Je me rendis compte que son intelligence était quelque peu déficiente mais je n'avais pas encore réalisé qui elle était. J'étais sur le point de déplacer mon fauteuil roulant pour l'aider à se tirer d'embarras quand je vis au loin un garçon arriver à toute vitesse sur sa bicyclette. A sa vue, les garnements qui tourmentaient la petite fille prirent aussitôt la fuite. Le garçon posa sa bicyclette près de la fillette. Le regard empli de colère, il observait les vauriens s'enfuir dans toutes les directions. Il était muet et soufflait comme un bœuf. Son visage, tel le ciel avant la tempête, palissait à vue d'œil. C'est à cet instant que je les reconnus, le garçon et la petite fille étaient le frère et la sœur d'autrefois ! En mon for intérieur, j'en criai presque de frayeur, ou était-ce un gémissement ? Ce qui se passe sur terre fait souvent douter des intentions du Tout-Puissant. Le garçon s'approcha de sa petite sœur. Elle desserra les mains, faisant ainsi retomber les pans de sa robe ; et les très nombreuses lanternes qu'elle avait ramassées se répandirent alors sur le sol, se dispersant à ses pieds. Elle était toujours jolie mais ses yeux étaient inertes et éteints. Elle regardait sans les voir la bande de garnements en fuite, regardait le vide aussi loin que possible ; elle ne pouvait définitivement pas compter sur son intelligence pour espérer comprendre ce monde. Sous les grands arbres, les rayons du soleil déchirés [n]étaient [plus que] de minuscules points ; le vent balayait les lanternes qui tapissaient le sol. On aurait dit que d'innombrables clochettes tintaient, sombres et muettes. Le frère aida sa sœur à s'installer à l'arrière de la bicyclette ; il la ramenait silencieusement à la maison.

Le silence était juste. Si le Tout-Puissant avait doté la petite fille de ces deux attributs que sont la beauté et la déficience mentale, seuls le silence et le retour à la maison étaient justes.

Qui pouvait encore espérer comprendre ce monde ? Beaucoup de choses sur cette terre ne relèvent pas de la parole. Tu peux te lamenter [et te demander] pourquoi le Tout-Puissant abat tant de souffrances sur le monde ; tu peux également te battre pour faire disparaître toutes ces sortes de souffrances et, pour ce faire, apprécier le sublime et la fierté mais pour autant que tu pousses ta réflexion un peu plus loin, tu tomberas dans une profonde perplexité : à supposer qu'il n'y ait plus de souffrance dans le monde, celui-ci pourrait-il encore exister ? S'il n'y avait plus d'esprits lents, quelle gloire en tireraient les esprits vifs ? S'il n'y avait plus de laideur, comment la beauté conserverait-elle sa chance ? S'il n'y avait plus de méchanceté et de bassesse, comment la bonté et la noblesse d'esprit [pourraient-elles] se démarquer et comment deviendraient-elles des vertus ? S'il n'y avait plus de handicap, la vigueur, devenue commune, serait-elle ennuyeuse et insipide ? Il m'arrive souvent de rêver que le handicap est éradiqué de la surface de la terre mais on peut être sûr que les souffrances des handicapés seraient alors endossées par les malades. Et si l'on pouvait faire disparaître toutes les maladies, ce sont (par exemple) les gens dotés d'un physique ingrat qui endosseraient ces souffrances. Et même en admettant que nous puissions anéantir la laideur, l'ignorance et la bassesse ainsi que l'ensemble des choses et des comportements que nous n'apprécions pas, que tout le monde soit pareillement bien portant, beau, intelligent, noble, quel en serait le résultat ? J'ai bien peur que le répertoire du genre humain arriverait à sa fin [car] un monde qui perd ses différences est une eau stagnante ; c'est un désert stérile et dénué d'émotions.

Il semble que les différences soient toujours nécessaires, qu'il n'existe pas d'autre alternative que d'accepter les souffrances ; tout le répertoire du genre humain en a besoin, l'existence elle-même en a besoin. Il semble que le Tout-Puissant ait une nouvelle fois [vu] juste.

Ainsi, une conclusion des plus décourageantes nous attend ici : par qui le rôle de la souffrance sera-t-il tenu ? Et qui incarnera le bonheur, la fierté et la joie de ce monde ? On est forcé de s'en remettre au hasard ; il serait déraisonnable d'argumenter.

En ce qui concerne le destin, [il faut] cesser de parler de justice.

Alors, où se trouvent donc les voies qui délivrent des destins malheureux ?

A supposer que la compréhension de la sagesse puisse nous guider sur le chemin de la libération, tous les hommes seraient-ils capables d'acquérir une telle sagesse et une telle compréhension ?

J'estime souvent que ce sont les femmes laides qui créent la beauté ; que ce sont les idiots qui révèlent les sages ; que ce sont les lâches qui mettent les héros en lumière ; que ce sont les créatures vivantes qui transcendent Bouddha.

Six

A supposer qu'il existe un esprit du jardin, il aura certainement remarqué depuis longtemps qu'assis depuis tant d'années dans ce jardin, je suis parfois détendu et heureux, d'autres fois sombre et abattu, calme et insouciant, agité et solitaire, apaisé et confiant ou encore faible et perplexe à la fois. En fait, il n'y a en tout que trois questions qui me tourmentent tour à tour et m'accompagnent. La première est : faut-il mourir ? La deuxième : pourquoi vivre ? Et la troisième : pourquoi me faut-il écrire ?

A présent, permettez-moi d'examiner la manière dont elles se sont entremêlées jusqu'à aujourd'hui.

Tu dis avoir compris que la mort est une chose qu'il n'est pas nécessaire de s'inquiéter de [voir] arriver ; c'est une chose qu'on ne peut manquer, quels que soient les moyens employés pour la différer. Tu décides alors d'essayer de continuer à vivre ? Effectivement, c'est pour le moins un élément clé. Mais pourquoi faut-il essayer de continuer à vivre ? Il semble que ce soit seulement parce que tu ne te résignes pas, l'occasion est rare, autant essayer, tes jambes sont de toute façon finies, il semble que tout va finir, mais la Mort tient parole, tu ne perdras pas plus à essayer. Peut-être y a-t-il au contraire de nouveaux avantages, non ? J'ai dit que, du coup, je me sens plus détendu, plus libre. Mais pourquoi [me] faut-il écrire ? Le mot écrivain est estimé, tout le monde le sait. Pour que l'homme en chaise roulante qui se cache dans les profondeurs du jardin ait un jour lui aussi un peu d'éclat aux yeux des autres, pour qu'il puisse lui aussi occuper une position respectée, même s'il décide

de mourir à ce moment-là, les choses seraient, dans une certaine mesure, acceptables. Telle était au début ma façon de penser, inutile d'en faire un secret ; il est inutile à présent de garder [tout] cela secret.

Me munissant d'un cahier et d'un stylo, je me rends dans le jardin à la recherche d'un endroit où on me dérangera le moins possible, et j'écris en cachette. Non loin, le jeune homme passionné de chant chante continuellement. Si quelqu'un s'approche, je ferme aussitôt mon cahier et mets le stylo dans ma bouche. J'ai peur de ne pas réussir à écrire et de finir par me retrouver dans l'embarras. J'ai ma fierté. Mais tu réussis à écrire et tu es même publié. Les gens disent que je n'écris pas trop mal ; ils disent même : je n'aurais jamais pensé que tu écrives aussi bien ! Et je pense en moi-même : les choses auxquelles vous ne pensez pas sont bien nombreuses ! Je suis si heureux que je ne parviens pas à fermer l'œil de la nuit. J'ai très envie d'apprendre la nouvelle au jeune chanteur car, après tout, ses chansons ne sont pas mauvaises non plus. Quand j'en informe mon ami coureur de fond, la femme ingénieur traverse le jardin avec grâce ; le coureur de fond est très ému et me dit : « Eh bien, je joue mon destin à la course et toi, tu joues le tien à écrire. » Du coup, tu es comme possédé, tu passes des jours entiers à réfléchir sur quoi tu pourrais écrire, à quelle personne te fournirait la matière pour écrire un roman. Je suis effectivement possédé, où que j'aille, j'y réfléchis ; je cherche mon roman dans la marée humaine, si le réactif d'un roman s'y trouve, cela me suffit ; [quand] je rencontre quelqu'un, j'en verse deux gouttes sur lui pour voir s'il est ou non un roman, et si c'est le cas, un liquide de développement convient alors ; j'en arrose le monde entier pour voir dans quels endroits se trouvent les romans. Je suis possédé ; à cet instant, je vis entièrement pour écrire. Résultat : tu publies d'autres ouvrages et tu te fais une petite réputation mais la panique t'envahit peu à peu. J'ai soudain le sentiment de vivre comme un otage. J'avais plus ou moins l'air d'un homme mais j'ai dépassé les limites ; je suis comme un otage, me voilà impliqué dans un complot où je fais figure d'otage, sans que la date de mon exécution ne soit révélée, sans que la date de ma destruction ne soit fixée. Tu t'inquiètes [à l'idée] de bientôt ne plus avoir d'inspiration, c'en serait à nouveau fini de toi. Sur quoi pourrais-je m'appuyer pour écrire des romans ? Pour quelle raison le matériau vital convenant à la fabrication romanesque pourrait-il continuer à s'offrir à un paraplégique ? Ceux qui parcourent le monde connaissent aussi le risque du tarissement. Et moi qui suis assis dans ce jardin, sur quelle base puis-je écrire un ouvrage, l'un après l'autre ? Et tu repenses à la mort. Il faut savoir s'arrêter au bon moment. Etre un otage est vraiment trop fatigant, trop stressant ; [c'est un état] trop précaire. Je continue à vivre pour écrire ; s'il s'avère qu'écrire n'est pas ce

que je dois faire, je me demande s'il n'est pas complètement stupide de continuer à vivre. En pensant de la sorte, tu persistes cependant à vouloir écrire en te creusant la cervelle. J'essore tant bien que mal une serviette bientôt sèche pour en extraire un peu d'eau. La panique augmente de jour en jour. Le sentiment que tout peut finir à tout moment est plus effrayant que la fin elle-même. De même, ce ne sont pas les voleurs qui font peur mais la pensée des voleurs. Je pense qu'il vaut mieux que les hommes meurent, qu'il vaut mieux qu'ils ne naissent pas, qu'il vaut mieux que ce monde n'existe pas. Mais tu n'es pas mort. Je me dis à nouveau que c'est une chose pour laquelle il n'est pas nécessaire de s'inquiéter. Pourtant, une chose dont il n'est pas nécessaire de s'inquiéter ne prouve en rien que c'est une chose qu'il faille retarder, non ? Tu décides alors de continuer à vivre, qu'est-ce que cela signifie ? Oui, j'ai encore envie de vivre. Pourquoi les hommes vivent-ils ? Parce qu'ils veulent vivre ; au fond, cela se passe ainsi : le véritable nom des hommes est : désir. Mais je n'ai pas peur de mourir ; parfois, je n'ai vraiment pas peur de mourir. Parfois — le mot est juste. Ne pas avoir peur de mourir et vouloir mourir sont deux choses différentes. Il existe des gens qui, parfois, n'ont pas peur de mourir ; mais il n'y en a aucun qui, de toute sa vie, n'a jamais eu peur de mourir. A l'inverse, il m'arrive parfois d'avoir peur de vivre. Mais avoir peur de vivre n'équivaut pas à ne pas vouloir vivre, n'est-ce pas ? Mais pourquoi ai-je encore envie de vivre ? Parce que tu aimerais encore obtenir un petit quelque chose, tu penses pouvoir encore obtenir un petit quelque chose, par exemple l'amour, par exemple des choses telles que la valeur ; le véritable nom de l'homme est désir. Ce n'est pas vrai ? Ne devrais-je pas obtenir un petit quelque chose ? Je n'ai pas dit que [je] ne le devais pas. Mais pourquoi vis-je dans la panique, comme un otage ? Par la suite, tu comprends, tu comprends que tu t'es trompé : tu ne vis pas pour écrire mais tu écris pour vivre. Tu comprends cela à un moment plutôt amusant. Ce jour-là, tu répètes qu'il vaut mieux que tu meures. Un de tes amis te conseille : tu ne peux pas mourir, tu dois encore écrire, il reste encore tant d'œuvres de qualité qui attendent que tu les écrives. A cet instant, tu y vois soudain clair et tu dis : « C'est simplement parce que je vis que je n'ai pas d'autre choix qu'écrire. » En d'autres termes, c'est seulement parce que tu désires continuer à vivre que tu n'as pas d'autre choix qu'écrire. Oui, étonnamment, après avoir ainsi parlé, je ne suis plus aussi paniqué. Est-ce comme l'état de détente que tu as atteint après avoir compris la mort ? La manière la plus efficace pour un otage de se venger d'un complot est de se suicider. Je vois que je dois d'abord me donner la mort sur la place du marché et n'aurai ainsi pas besoin de participer à la ruée pour acquérir matière à sujet. Est-ce que tu écris encore ? Oui. N'as-tu vraiment pas d'autre choix que d'écrire ? Les hommes ne peuvent s'empêcher de chercher quelques raisons valables d'exister. N'es-tu pas inquiet à

l'idée d'un éventuel tarissement ? Je l'ignore mais je pense que la question de la vie ne prend fin qu'à la mort.

Cette fois, c'est bon. Tu ne paniques plus, tu n'es plus un otage ; tu es libre. Laisse tomber, comment pourrais-je être libre ? N'oublie pas que le véritable nom de l'homme est : désir. C'est pourquoi, tu dois savoir que la manière la plus efficace de supprimer la panique est de supprimer le désir. Mais je sais également que la manière la plus efficace de supprimer la nature humaine est aussi de supprimer le désir. Alors, on supprime la panique en même temps qu'on supprime le désir ? Ou conserve-t-on le désir en même temps qu'on conserve la vie ?

Assis dans le parc, j'écoute l'esprit du jardin m'avertir : chaque acteur animé d'une passion est inévitablement un otage. Chaque spectateur ayant du bon goût fait ingénieusement voler le complot en morceaux. Chaque acteur insipide l'est parce qu'il croit que la pièce [qu'il est en train de jouer] n'a pas de rapport avec lui. Chaque spectateur malchanceux l'est parce qu'il s'assied toujours trop près de la scène.

Je suis assis dans le parc et l'esprit du jardin au fil des années me dit : [mon] enfant, ceci n'est rien d'autre que ton péché et ton bonheur.

Sept

S'il y a des choses dont je n'ai pas parlé, Temple de la Terre, ne crois pas que je les ai oubliées ; je n'ai rien oublié. Mais il y a des choses qui sont seulement faites pour être conservées dans une collection. On ne peut ni en parler ni y penser mais il n'est pas non plus possible de les oublier. Elles ne peuvent être mises en mots, elles n'ont aucun moyen d'être mises en mots. Cela fait, elles ne sont plus elles-mêmes. Elles sont douceur et solitude obscures ; elles sont espoir et désespoir mûrs. Leur territoire se résume à deux lieux : le cœur et la tombe. Les timbres, par exemple : certains sont utilisés pour le courrier, d'autres font simplement partie d'une collection.

Aujourd'hui, déplaçant mon fauteuil roulant, je déambule dans le jardin. J'éprouve souvent ce sentiment, j'ai l'impression qu'à mettre enfui seul, je me suis amusé trop longtemps. Un jour, alors que je mettais de l'ordre dans un vieil album de photos, [je

retrouvai] une photo que j'avais prise dans le jardin une dizaine d'années plus tôt : un jeune homme assis dans un fauteuil roulant avec, à l'arrière, un vieux cyprès et, au loin, l'antique autel sacrificiel. Je me rendis alors au jardin à la recherche de cet arbre. Me référant à l'arrière-plan de la photo, je le retrouvai rapidement ; selon la forme de ses branches et de son tronc sur la photographie, il s'agissait bien de lui. Mais il était mort et sur son corps s'enroulait de la glycine du diamètre d'un bol. Un jour, je rencontrai une vieille femme dans le jardin. Elle me dit : « Oh, tu es encore ici ? » [avant de] me demander : « Ta mère va bien ? » « Qui êtes-vous ? » « Tu ne te souviens pas de moi, mais moi, je me souviens de toi. Une fois, ta mère est venue ici pour te chercher et elle m'a demandé : 'Avez-vous vu un enfant qui se déplace en fauteuil roulant ?'... » J'eus soudain la sensation qu'à me sauver seul dans le monde, je m'étais vraiment amusé trop longtemps. Un soir, [alors que] j'étais assis sous un lampadaire près de l'autel et que je lisais un livre, le son intermittent d'une trompette⁷ se propagea soudain depuis l'autel noir ; de tous côtés, de vieux arbres se dressaient jusqu'au ciel. L'autel carré, qui s'étendait sur plusieurs centaines de mètres carrés, immense et plat, faisait seul face au ciel. Je ne pouvais pas voir le trompettiste, seuls les sons de [son instrument] résonnaient bas puis s'élevaient haut dans le ciel nocturne parsemé d'étoiles. Tantôt mélancoliques tantôt gais, tantôt fragiles tantôt désolés, ces quelques mots ne suffirent probablement pas à les décrire. J'entends nettement qu'ils résonnent dans le passé, qu'ils résonnent dans le présent et qu'ils résonnent dans le futur. Ils tournoient et voltigent depuis la nuit des temps sans se disperser.

Un jour certainement, j'entendrai qu'on me rappelle.

Tu peux alors t'imaginer un enfant, fatigué de jouer mais qui n'a pas encore assez joué. Dans son esprit, nombreuses sont les idées originales qui ne peuvent attendre le lendemain. On peut aussi s'imaginer qu'il s'agit d'un vieillard qui, sans hésitation, marche vers sa terre de repos, sans se plaindre. On peut encore s'imaginer des amants en pleine passion, qui se répètent à chaque fois « je ne veux pas te quitter un seul instant » mais aussi « il se fait tard » ; il se fait tard mais je ne veux pas te quitter un seul instant ; je ne veux pas te quitter un seul instant mais il se fait quand même tard.

⁷ Il s'agit d'une trompette chinoise ou *suona* 吹唢. Instrument à vent très important dans la musique folklorique de la Chine du Nord, et en particulier dans les provinces du Shandong et du Henan, il a été longtemps employé lors de festivals ou à des fins militaires. Son usage est également répandu lors de mariages et d'enterrements.

J'ai de la peine à dire si j'ai envie de rentrer. J'ai de la peine à dire si j'y pense ou si cela m'est égal. J'ai de la peine à dire si je ressemble à cet enfant, à ce vieil homme ou à cet amant en pleine passion. Il est fort probable que je suis les trois à la fois. Quand j'arrive, je suis un enfant ; ses idées enfantines sont si nombreuses qu'il vient en pleurant, en criant, en faisant du bruit. Dès son arrivée, dès qu'il voit le monde, il se mue aussitôt en amant intrépide. Mais pour un amant, le temps, quelle que soit sa durée, est toujours fugace. C'est alors qu'il réalise que chaque pas, chaque pas, tous les pas en fait, sont une marche sur le chemin du retour. Au moment où les liserons bleus commencent à éclore, la corne funéraire résonne déjà.

Pourtant, à chaque heure, à chaque instant, le soleil est à la fois soleil couchant et soleil levant. Lorsque s'éteignant, il [disparaît] derrière la montagne et rejoint les derniers rayons désolés du soleil couchant, c'est aussi le moment où, rougeoyant de l'autre côté, il gravit la cime de la montagne et diffuse l'éclat ardent du matin. Ce jour-là, je descendrai également la montagne calmement, en m'aidant de ma canne. Un jour, un enfant sautillant de joie surgira certainement d'un renforcement de la montagne, un jouet dans les bras.

Il ne s'agit évidemment pas de moi.

Mais, n'est-ce pas moi ?

L'univers, avec son désir constant, forge une danse et un chant éternels. Quel nom ce désir porte-t-il dans le monde des hommes ? Il est probablement inutile de s'en soucier.